

1808 — Un rêve passe

Ce matin-là, Mme Anneliese Kirsch trempait son pain dans son bol de lait chaud alors que le soleil, déjà haut, illuminait la table de la salle à manger couverte d'un beau napperon brodé éclatant de blancheur. Mme Kirsch aimait le calme de ses petits déjeuners solitaires tant que le riche faubourg de sa ville natale ne bruissait pas encore des agitations de la domesticité affairée. Le quartier, son quartier, avait la chance de ne pas être fréquenté par les marchands ambulants, les foires aux bestiaux et toutes ces incommodités qui perturbaient sa sacro-sainte tranquillité. Elle n'avait rien contre le peuple laborieux, au contraire, elle appréciait ses promenades au marché ou discuter avec quelque courageux travailleur, mais pas là, pas à ce moment-là.

Service en porcelaine, couverts en argent, pain frais, lait chaud, confiture à la framboise. Elle plissait les yeux pour ne percevoir qu'un mélange flou de couleurs adoucies par la luminosité. L'odeur lactée lui montait aux narines et la framboise titillait ses papilles. Rien n'était plus simple et plus apaisant que ces petits bonheurs matinaux.

Un tapotement feutré et hésitant, venant de la porte du couloir, brisa le fragile équilibre de ses perceptions. L'esprit d'Anneliese fut traversé par un éclair de mauvaise humeur, mais elle n'en montra rien et tourna lentement la tête vers la source du bruit. Avec un sourire, elle s'adressa au domestique qui piétinait maladroitement sur le seuil.

— Hermann, vous savez que j'aime prendre mon déjeuner tranquillement, qu'est-ce qui vous amène donc, mon brave ?

Une légère envolée aiguë de la voix sur les derniers mots traduisait discrètement l'agacement de la maîtresse de maison. Hermann en vieux serviteur fidèle à la famille n'était pas dupe du sourire courtois de sa patronne, il connaissait trop bien son caractère et ses habitudes.

Depuis le décès de son mari d'une mauvaise maladie, cinq ans plus tôt, Anneliese était passée du statut de bourgeoise mondaine dans l'ombre d'un époux tout en gesticulations à celui de maîtresse de maison, des affaires, des terres, bref, maîtresse de son nouvel univers où elle s'était découvert des vertus d'organisation et d'autorité. Elle avait su ordonnancer sa récente vie avec une énergie insoupçonnée, mais elle appréciait ses petits moments de bonheur solitaire loin de l'agitation de ses responsabilités quotidiennes.

Hermann le savait bien et il trouvait ingrat de devoir la déranger, mais il y avait urgence.

— Madame, désolé... désolé de vous perturber, mais... il y a... enfin, disons un problème, mais... pas grave. Non, mais... disons que... qui demande votre autorité.

Hermann était un brave homme, mais il avait l'art de se marcher sur les lacets, de tourner autour du pot et de se rendre agaçant surtout quand il voulait l'éviter. Un défaut connu d'Anneliese, mais qui l'excédait un peu. Elle jeta un regard au crucifix au-dessus de la porte tout en gonflant ses narines, crispa les doigts et répondit avec un calme sans doute inspiré par sa vision christique.

— Hermann, vous serait-il possible, pour l'amour de Dieu, de vous exprimer plus clairement ? Je conçois que si vous me dérangez, c'est que l'affaire paraît importante, je ne suis pas sotté et vous non plus, mais là, je ne comprends rien. Prenez votre temps et expliquez-moi tout.

— Eh bien madame, vous connaissez les Baum ? Les métayers qui s'occupent de la ferme du Kocher ? Ils ont

été... euh... Chassés de chez eux. Par l'armée. Ils ont tenté d'aller chez leurs voisins qui n'ont pas voulu d'eux. Alors ils sont descendus en ville demander au bourgmestre pour être relogés ou pour que les soldats partent et on leur a répondu de voir avec vous, puisque vous êtes leur propriétaire.

— Mais, Hermann, qui sont ces militaires ? C'est la guerre ?

— Non, non, madame. Ce sont des soldats de chez nous, des Bavarois. La rumeur dit qu'ils vont rester quelques jours. Ils vont au Tyrol, mais la route est longue, alors ils se reposent...

— Comment ça, ils se reposent ? Mais... pourquoi chez nous ? Et quelle est cette histoire de Tyrol ?

— Eh bien, depuis les accords avec Napoléon, une partie du Tyrol nous appartient. Du coup, le Duché y envoie des troupes. Pour maintenir l'ordre, du moins, je crois.

— Soit, soit... Mais ça ne me dit pas pourquoi ils s'installent chez moi. Enfin, chez les Baum. Ils ne peuvent pas se reposer... Ailleurs ?

— Je ne sais pas madame. Vous comprenez que c'est un peu délicat tout ça. Et les Baum attendent en bas. Ils ont passé la nuit dehors à cause de tout ça.

La journée s'annonçait gâchée. Le lait refroidissait, le soleil semblait plus terne et la confiture à la framboise quittait les tartines pour se cacher dans les gravures des couverts en argent. Il ne restait plus qu'à aller voir les Baum.

— Allons-y Hermann. Dites-leur que j'arrive dans un instant.

Anneliese prit le temps d'inspecter sa toilette dans le miroir et descendit. En bas de l'escalier à la lourde rampe sculptée se tenaient les Baum et leurs trois enfants. Penaud, le chapeau à la main, M. Baum précédait d'un pas